

J'AIMERAIS
QU'ON M'ENTENDE

Amanda Knox

J'AIMERAIS
QU'ON M'ENTENDE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Saint-Martin

Michel
LAFON

Les noms et signes distinctifs de certains individus
ont été modifiés pour préserver leur anonymat

Crédits photographiques © Amanda Knox,
sauf précisé autrement dans le cahier photo.

Titre original
Waiting to Be Heard
© Amanda Knox, 2013

Publié avec l'accord de Harper,
une filiale de Harpers Collins Publishing

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

Pour ma famille

Prologue

4 décembre 2009, Pérouse, Italie

Je pénétrai dans l'antique tribunal de Pérouse, où tant de verdicts avaient été rendus à travers les siècles, priant pour qu'une tradition de justice me protège à mon tour. Je regardai le grand crucifix accroché au mur, surplombant le fauteuil du juge. Des gardiens à casquette bleue m'entouraient, me poussaient en avant. Bien que bondée de policiers, d'avocats et de journalistes, la salle était d'un calme effrayant. J'aperçus maman, papa, ma belle-mère et mon beau-père, ma sœur Deanna – debout sur le côté, elle articulait en silence : « *Je t'aime, je t'aime* ». Mes autres sœurs étaient trop jeunes pour se voir autoriser l'accès à la Cour, mais elles m'attendaient juste de l'autre côté des portes à double battant.

L'injustice allait enfin – ou presque – cesser.

À minuit quatre, une cloche sonna et l'huissier annonça :
– *La corte.*

Les juges en robe noire et les membres du jury, portant l'écharpe tricolore italienne vert, blanc et rouge, entrèrent dans la salle, l'air sombre. En gagnant leurs places, ils regardaient ostensiblement au-dessus et au-delà de nos visages interrogateurs. Je me tenais debout entre mes deux avocats italiens, agrippée à la main du plus grand, celui qui n'avait cessé de me répéter ces derniers mois :

– Courage, Amanda, nous ne vous demandons que d'avoir du courage. Nous nous chargeons du reste.

Je pris une profonde inspiration en voyant le juge lever sa feuille de papier et se mettre à lire les articles de loi d'après lesquels j'étais jugée, tranquillement, d'un ton monocorde, comme une litanie.

Derrière moi, quelqu'un cria « *Non !* » une seconde avant que j'entende le juge prononcer le mot « *colpevole* » (coupable). Tremblant de tous mes membres, je m'effondrai dans les bras de mon avocat, cachant mon visage contre sa poitrine. Le sang battait à mes tempes. Je ne cessais de gémir : « *Non, non, non !* » Je pensais : « *C'est impossible, c'est impossible, c'est un cauchemar, ce n'est pas vrai, c'est injuste, c'est injuste.* » Partout, des gens criaient, pour ou contre moi. Des mains se tendaient, me touchaient ; je ne savais pas à qui elles appartenaient. Par-dessus le bruit et la confusion, j'entendis ma sœur et ma mère qui sanglotaient.

Mes jambes ne me portaient plus. Les gardiens me soulevèrent par les aisselles et m'emmenèrent, anéantie, hors du tribunal. Dans le chaos de mon monde fracassé, je n'entendis pas le juge me condamner :

– Vingt-six ans.

Fini. C'était fini.

PREMIÈRE PARTIE

Pérouse

Avril – août 2007, Seattle, États-Unis

Maman était assise à côté de moi, sur la banquette de notre box préféré. Papa se glissa en face de nous.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Je n'en revenais pas qu'on soit en train de faire ça.

A priori, il n'y a rien d'extraordinaire à manger une salade avec ses parents mais pour moi, ça l'était. Je suis sûre qu'ils se sentaient affreusement mal à l'aise. Aussi loin que remontaient mes souvenirs, à 19 ans, je ne les avais encore jamais vus assis à la même table et encore moins partager un repas. J'avais un an et ma mère était enceinte de ma sœur Deanna quand mes parents se séparèrent. Ils ne s'étaient pour ainsi dire plus adressé la parole depuis, pas même au téléphone. Cette rencontre à l'Eats Market Café, dans West Seattle, me prouvait combien ils m'aimaient. Maman se rongait les ongles, papa prenait un air affairé.

La plus grande preuve de leur amour pour Deanna et moi fut la façon dont ils divorcèrent. Ils achetèrent des maisons situées à deux rues l'une de l'autre pour nous permettre de bénéficier de nos deux parents sans nous sentir tiraillées entre l'un et l'autre. Jamais je ne les ai entendus se critiquer mutuellement. Mais ils ne se voyaient pas, qu'ils soient séparés par deux rues ou par deux rangs pour une représentation théâtrale à l'école. Lors d'un match de football, chacun d'eux nous encourageait depuis les tribunes, mais ils étaient toujours séparés par une rangée d'autres parents.

Ce mode de fonctionnement signifiait que, quand j'avais des nouvelles à annoncer, je devais toujours le faire deux fois. Les amener à se réunir ainsi était ma façon de leur dire : « Ceci

est la plus grande décision de ma vie jusqu'ici. » Un roulement de tambour destiné à leur faire savoir que j'étais prête à me prendre en main.

Comme toujours, je commençai par parler à maman. C'est un esprit libre qui estime que nous devrions toujours suivre nos passions. Quand je lui annonçai que les miennes m'envoyaient à 9 000 km de la maison, à Pérouse, en Italie, pour ma troisième année d'université, elle répondit, comme je m'y attendais :

– Vas-y, fonce !

Née en Allemagne, maman était encore enfant lorsqu'elle suivit sa famille à Seattle et ma grand-mère, *oma*¹, nous parlait souvent allemand, à Deanna et moi, tandis que nous grandissions. Je dus attendre ma première année universitaire pour m'apercevoir que j'étais douée pour les langues et commencer à caresser l'idée de devenir interprète. Ou tout au moins, traductrice. Lorsque le moment fut venu de décider où j'allais passer ma troisième année, j'envisageai sérieusement l'Allemagne. Mais finalement, j'optai pour une langue et un pays sans lien avec ma famille. J'étais certaine que cela m'aiderait à devenir une adulte indépendante, où que cela me mène.

L'Allemagne aurait sans doute été un choix plus sûr, mais je ne pensais pas à ma sécurité. Je me fiais alors à mon sens des responsabilités, même si je faisais souvent des choix émotionnels plutôt que logiques – lesquels pouvaient parfois s'avérer calamiteux.

Si je voulais vraiment devenir interprète, l'espagnol ou le français étaient plus indiqués que l'italien. Mais tout le monde choisissait l'espagnol et je ne me sentais pas d'affinité particulière avec le français. En revanche, ma fascination pour la culture italienne remontait au collège, quand j'étudiais le latin et apprenais l'histoire romaine et italienne. Je l'ai aimée davantage encore lorsque j'ai pu me rendre sur place à 14 ans, au cours d'un voyage de quinze jours avec maman et toute sa famille. *Oma*, mes tantes, mes oncles, mon beau-père, Deanna et moi nous sommes entassés dans deux monospaces pour traverser l'Allemagne et l'Autriche afin d'aller voir la famille et

1. Signifie « grand-mère » en allemand. (NdE)

célébrer l'*Oktoberfest*¹ à Munich, avant de continuer vers le sud et l'Italie, où nous attendaient Pise, Rome, Naples, Pompéi et la côte amalfitaine. L'histoire que j'avais étudiée s'est révélée sous mes yeux quand nous avons visité le Colisée et les ruines de Pompéi. Je me rappelle avoir montré des choses à ma famille en rapportant les pseudo-informations que j'avais récoltées, à tel point qu'ils m'appelaient « notre guide touristique ». J'étais enchantée par les étroites ruelles pavées et les bâtisses enracinées dans le sol, tellement différentes de ce que l'on voyait à Seattle. Cela se passait un mois et demi après le 11 Septembre et tous les Italiens que nous rencontrions se montraient chaleureux et compatissants. En repartant pour les États-Unis, j'eus la sensation de quitter un pays très accueillant, doté d'une grande richesse culturelle et historique.

Durant ma première année de fac, je m'inscrivis à la méthode Italian 101. Je découvris que l'université de Washington organisait à Rome une session d'été de création littéraire en italien, et ce fut pour moi comme le doigt du destin. Ce programme combinait tout ce que je recherchais. Première étape, maîtriser l'italien et m'immerger dans la culture du pays durant neuf mois, au cœur de la minuscule Pérouse. Après quoi, je serais prête à conquérir Rome, en juin.

Il me restait donc à présent à convaincre mon père, quelqu'un d'essentiellement logique et rationnel, qui travaille dans la finance, manipule des chiffres et des plannings. Pragmatique et organisé, il allait forcément me poser tout un tas de questions. Aussi avais-je prévu toutes sortes de réponses.

J'avais une autre idée derrière la tête en organisant ce repas avec mes deux parents : je voulais montrer à mon père que je les aimais autant l'un que l'autre. En lui demandant de me faire confiance avec ce séjour à Pérouse, je lui demandais aussi, quelque part, de me pardonner ce qui s'était passé pendant mon adolescence.

Durant mes deux premières années à l'université, j'avais appris à voir les choses en adoptant le point de vue d'autres personnes, et j'avais entrepris de recenser les circonstances au cours desquelles je m'étais montrée égoïste. Et en tout

1. Fête traditionnelle de la bière. (NdE)

premier lieu, la manière dont j'avais traité papa au cours de mon adolescence.

En effet, en grandissant, je devais en principe passer un week-end sur deux chez lui. Papa n'était pas très présent – il laissait maman s'occuper des détails de la vie quotidienne. Quand j'avais une décision à prendre, je m'adressais à elle. Elle m'exposait les options possibles et m'encourageait à faire mon choix. Papa n'entrait jamais dans ce genre de processus.

Or, la maison qu'il partageait avec sa seconde femme, Cassandra, leur appartenait à eux, pas à moi. Quand mes demi-sœurs Ashley et Delaney sont nées, Deanna et moi avons été délogées de la chambre que nous partagions jusque-là et avons dû nous contenter de lits gigognes installés dans la salle de jeux. Ma vraie maison était à mes yeux celle où j'avais ma chambre et où je vivais avec ma sœur, ma mère et son second mari, Chris. C'était là que je me sentais le plus moi-même. Maman nous laissait nous habiller comme nous le voulions et bâtir des châteaux forts dans le jardin. Les jours de pluie, il nous revenait, à Deanna et à moi, de réorienter les limaces égarées qui s'aventuraient dans la salle à manger en passant sous la porte de derrière. De son côté, papa voulait que nous utilisions des dessous de verre, que nous rangions cassettes et CD par ordre alphabétique et que nous portions des habits identiques.

À l'âge de 14 ans, je lui expliquai que j'avais trop à faire avec mes activités extrascolaires et avec mes amis pour continuer à aller chez lui. En réalité, je vivais mal la différence flagrante entre mon mode de fonctionnement et le sien, si bien que j'avais volontairement élargi le fossé qui nous séparait. À présent, je souhaitais le combler.

En me lançant dans mes recherches sur l'Italie, je me rendis compte que le soutien de mon père revêtait une importance fondamentale à mes yeux. Je ne savais pas trop ce que je ferais s'il disait non. Jamais je n'avais répété de rôle dans une pièce aussi compliquée que la conversation qui me tournait dans la tête. J'avais envie d'impressionner mon père. Lorsqu'il fut assis, je ne pus attendre une seconde de plus et commençai à argumenter, avant même que le serveur nous apporte les menus.

– Papa, dis-je d’un ton qui se voulait professionnel, je voudrais passer l’année qui vient à étudier l’italien dans une ville nommée Pérouse. C’est à peu près à mi-chemin entre Florence et Rome, mais en mieux parce que là, je ne serai pas au milieu d’une horde d’étudiants américains. C’est une ville tranquille, je serai avec des boursiers sérieux. Je pourrai m’immerger complètement dans la culture italienne. Et toutes mes UV seront validées à l’université de Washington.

À mon grand soulagement, il semblait m’écouter avec attention.

Encouragée, je poussai un léger soupir avant de poursuivre :

– L’Université pour Étrangers est une petite fac spécialisée dans l’études des langues. Le programme est intense et je vais devoir travailler dur. Les heures où je ne serai pas en cours, je les passerai à la bibliothèque. Le seul fait de devoir parler italien chaque jour changera tout.

Il hocha la tête comme pour donner son assentiment. Maman rayonnait devant ce premier signe de succès.

Je repris :

– Voilà près de deux ans que je vis loin de la maison, je travaille, j’obtiens de bons résultats. Je vous promets que je suis capable de me prendre en charge.

– Ce qui m’inquiète, Amanda, dit mon père, c’est que tu as trop confiance en toi. Et s’il t’arrivait quelque chose ? Je ne pourrai pas juste passer un coup de fil ni même me déplacer. Tu seras toute seule. C’est tout de même très loin de la maison.

Papa est plutôt du genre enjoué, mais quand il passe en mode parental, il a l’air aussi sérieux que les pères dans les sitcoms.

– C’est justement ça, l’important, papa. Je vais avoir bientôt vingt ans, je suis adulte. Je peux gérer.

– N’empêche que nous avons toujours le devoir de prendre soin de toi. Et si tu tombais malade ?

– Il y a un hôpital, là-bas, et puis tante Dolly est à Ham-bourg. C’est tout près.

– À combien s’élèvent les frais de scolarité ? En outre, as-tu pensé à tes autres dépenses ?

– J’ai fait tous les calculs. Je peux payer ma nourriture et tous mes frais annexes. N’oublie pas que j’ai occupé trois emplois cet hiver. J’ai presque tout gardé à la banque. J’ai 7 800 dollars d’économies.

Papa croisa les doigts et posa ses mains sur la table.

– Et comment circuleras-tu là-bas ?

– L’université est située en pleine ville et il y a des bus. En plus, Pérouse est assez petite, pas plus de cent soixante mille habitants. Je suis sûre que je saurai vite m’y déplacer.

– Comment garderas-tu le contact avec nous ?

– J’achèterai un téléphone portable italien et je serai toujours joignable par courriel. On pourra même s’appeler par Skype.

– Tu logeras dans la résidence universitaire ?

– Non, je vais devoir trouver mon propre logement, mais je suis sûre qu’il existe des appartements près du campus. J’ai vérifié avec le bureau des échanges de l’université de Washington – ils disent que l’Université pour Étrangers me fournira une liste à mon arrivée. J’aimerais vraiment vivre avec des Italiens pour pouvoir pratiquer la langue.

J’ignorais comment mon père allait réagir, mais j’étais certaine que nous en avions de toute façon pour des semaines de discussions. À mon grand étonnement, il me donna son accord avant que j’aie eu le temps de porter ma fourchette à ma bouche.

– Je suis fier de toi, Amanda, dit-il. Tu as travaillé dur, économisé beaucoup d’argent. Je me rends compte à quel point c’est important pour toi.

Je savais que je n’étais que l’une des deux cent cinquante mille jeunes Américains qui se rendraient à l’étranger cet automne-là, mais c’était la première grande décision de ma vie. Et je me distinguais parmi les gens que je connaissais – la plupart de mes camarades d’université n’envisageaient pas de partir étudier à l’étranger. Je me sentais « exceptionnelle » et courageuse. J’abordais la maturité de plain-pied. Lorsque je rentrerais d’Italie, je serais devenue adulte de par mon seul séjour là-bas. Et je parlerais couramment italien.

*
* *

Cette année en Europe serait la première période que je passerais vraiment seule. Lorsque j'étais en terminale, dans mon lycée de jésuites, Seattle Prep, presque tous mes amis avaient envoyé des demandes d'inscription dans des écoles situées à des centaines de kilomètres de chez eux. Certains voulaient même aller jusqu'à la côte Est. Mais je savais alors que je n'étais pas encore assez mûre pour m'éloigner. Je m'étais fait une promesse : je commencerais par une première année à l'université de Washington, à Seattle, que je pouvais rejoindre à vélo depuis la maison de mes parents. Et dès mon diplôme d'études secondaires obtenu, j'étais déjà plongée dans les programmes d'université à l'étranger.

La plupart de mes camarades de lycée étaient plus favorisés que moi. Ils vivaient à Bellevue, banlieue très chic avec ses manoirs au bord de l'eau. Ils avaient pour voisins les cadres de Boeing, Starbucks et Microsoft.

J'avais droit à une bourse pour ce lycée, car je vivais dans le modeste quartier de West Seattle, non loin de mon amie d'enfance, Brett. Moi, j'étais la gamine décalée qui traînait avec ces ronchons de lecteurs de mangas, avec les enfants homosexuels ostracisés, avec les dingues de théâtre. J'apprenais le japonais et chantais – à tue-tête – dans les couloirs en passant d'une classe à l'autre.

Ne me sentant pas vraiment acceptée, je faisais un peu n'importe quoi, autrement dit la meilleure méthode pour ne jamais être intégrée.

À vrai dire, je n'aurais pas corrigé ma façon de me tenir même si je l'avais pu. J'ai toujours été plutôt économe que dépensière. Je suis davantage attirée par les boutiques d'occasion que par les boutiques de luxe. Je préfère me balader à vélo plutôt qu'en BMW. Mais à ma grande honte, au cours de ma première année d'université, j'ai échangé mes potes d'antan contre une compagnie moins excentrique.

Lorsque j'étais plus jeune, je m'entendais avec à peu près tout le monde. Au lycée, c'était la première fois qu'on se moquait de moi ou pire, qu'on m'ignorait.

J'ai commencé à fréquenter un groupe de filles et de garçons plutôt classiques, attirée par leur cohésion. Ils se déplaçaient en groupe dans les couloirs, déjeunaient ensemble, traînaient après les cours, semblaient se connaître depuis toujours. Mais en m'éloignant de mes premiers potes, qui m'appréciaient malgré ma différence – ou à cause d'elle –, je les ai blessés. Et si mes nouveaux amis aimaient s'amuser, moi j'étais motivée par l'insécurité. Je m'en veux de ne pas avoir eu le cran de rester moi-même, en dépit de ce que pouvaient penser les autres.

Comme la plupart des adolescents, j'étais très consciente de mes imperfections, je me sentais mal dans ma peau. J'étais maladroite à l'oral, je savais que je me montrais trop brusque. Je faisais des choses propres à embarrasser la plupart des adolescents et des adultes – descendre une rue en marchant de profil comme une Égyptienne ou de façon pataude comme un éléphant –, ce qui faisait rire les enfants. Les gens qui m'aimaient bien considéraient mon excentricité comme attachante. Ma famille et mes amis secouaient gentiment la tête en soupirant :

– C'est Amanda.

En revanche, au football, toutes les barrières tombaient. J'étais douée, ce qui me permettait de me sentir vraiment à l'aise.

À la fac, je finis par trouver mon équilibre en dehors du terrain de jeu. Je restai en contact avec mon amie Brett, mais rencontrai aussi un petit groupe d'étudiants intelligents et baroques, avec qui je m'éclatais au mur d'escalade et dans la résidence universitaire. Je sortais avec un certain DJ qui portait une crête iroquoise et un kilt. Ma voisine était une fille du Colorado du nom de Madison. Nous nous sommes rapprochées et veillions l'une sur l'autre. Elle ne faisait pas de sport, ne buvait pas, ne fumait pas, ne sortait pas la nuit. C'était une mormone contestataire mais aussi une musicienne et elle était spécialisée en étude de la photographie féminine. Je lui tenais compagnie le soir, dans la chambre noire du campus. Elle m'encourageait à rester moi-même.

La plupart de mes amis étaient des garçons. Avec eux, on se lançait dans des mêlées de football américain, on improvisait

à la guitare, on parlait de la vie. Quand on avait fumé de l'herbe, on décidait dans quel genre de restaurant on voulait aller – hamburger, pizzeria, gyros ou autre – et on traînait dans le quartier jusqu'à trouver celui que nous considérions comme le meilleur.

J'avais envie de rentrer d'Italie pour ma dernière année d'université plus forte, plus sûre de moi – meilleure sœur, meilleure fille et meilleure amie. Alors que je préparais mon départ pour Pérouse, je savais que je ne m'étais pas encore vraiment construite. J'étais pleine de bonne volonté, sérieuse, mais je me mettais beaucoup de pression sur les épaules pour faire ce que j'estimais juste. J'avais toujours le sentiment de ne pas faire de mon mieux. C'est pourquoi ce défi de me retrouver seule comptait tant pour moi.

Alors que j'établissais la liste de ce dont j'aurais besoin en Italie – mon matériel d'escalade, mes chaussures de randonnée et une théière, parmi les choses les plus importantes – mes anciens camarades de lycée et les nouveaux d'université m'envoyaient leurs vœux de réussite, des petits cadeaux et des gadgets.

Je reçus un journal vierge, un sac-banane et des boîtes de thé. Brett, la marrante, l'effrontée, m'offrit un petit vibromasseur rose en forme de lapin. Je n'en revenais pas, je n'avais jamais utilisé un truc pareil !

– En attendant ta rencontre avec un étalon italien, dit-elle en me l'offrant avec un clin d'œil.

Cela me fit rire. C'était du Brett tout craché. Elle aimait me taquiner en disant que j'étais à la traîne de tout le monde. Au lycée, elle avait essayé de m'inciter à me lisser les cheveux et à me maquiller. J'avais suivi le premier conseil et ça m'avait plu, mais avec le deuxième je m'étais sentie dans la peau d'un imposteur. À présent, elle s'employait à me convaincre de coucher avec des types que je ne reverrais jamais. Ce n'était pas la première à m'y inciter. Quelque part, ça se tenait. J'avais hâte de briser toutes les barrières qui me séparaient encore de l'âge adulte. Et le sexe en était une grande – celle qui me faisait le plus peur. Je m'étais épanouie assez tard et n'avais échangé mon premier baiser qu'à 17 ans. J'étais déjà à l'université quand j'avais perdu ma virginité. Avant l'Italie, j'avais

eu des rapports sexuels avec quatre garçons, chaque fois au cours d'une relation que je considérais comme sérieuse même si elle s'était révélée de courte durée.

Je partis en Italie après avoir décidé de changer tout ça. Jusque-là, pour moi, un rapport sexuel devait se baser sur un minimum d'émotion et ça, je n'en voulais plus ; je détestais me sentir dépendante de qui que ce soit. Je voulais que le sexe ne repose que sur le plaisir et la responsabilité, pas sur la question : est-ce que ce type m'aime bien ? Est-ce qu'il m'aimera encore demain ? J'étais assez jeune pour penser que l'insécurité disparaissait avec la maturité. Et je pensais que l'Italie allait me donner cette chance.

Le jour de mon départ précipité pour gagner l'aéroport, et sans la moindre arrière-pensée, je déposai le lapin rose de Brett dans ma trousse de toilette en plastique transparent.

Ce qui se révélerait être une très mauvaise idée.

30 août – 1^{er} septembre 2007, Italie

Cela paraissait complètement innocent. Ma sœur Deanna et moi prenions le train de Milan à Florence. Notre voisin, Cristiano, était blond, bronzé, vêtu d'un débardeur qui mettait en valeur sa silhouette musclée. Il avait la dégaine d'un surfeur Californien et l'accent séduisant d'un Italien – une combinaison que je trouvais incroyablement attirante. Son anglais était encore plus limité que mon italien de débutante, mais nous parvenions à combler la brèche avec force gestes et sourires. Je me rendis alors compte que le flirt était un langage universel.

Tandis que notre train traversait des champs bien verts, je me demandais si Cristiano me trouvait mignonne – le mot que j'utilisais alors pour me décrire. Le saut vers « belle » ou « sexy » était trop grand pour moi. Dans mon esprit, si cela devait jamais arriver, ce ne serait qu'après être devenue une femme sexuellement libérée. J'ignorais quand ça se passerait. Mais je me rendais de plus en plus compte, en voyant que Cristiano me jetait des coups d'œil à la dérobée, que certains hommes voyaient en moi un objet de désir.

Cristiano allait à Rimini, une station balnéaire bien connue pour ses discothèques. Deanna et moi passions le jeudi soir à Florence avant de partir tôt le lendemain matin pour Pérouse. Je me sentais prise de vertige. Après avoir passé des mois à lire toute sorte d'écrits sur Pérouse, j'allais enfin la voir. Deanna et moi nous accordions deux jours pour me trouver un logement près de l'*Università per Stranieri* – l'Université pour Étrangers –, mes cours devant commencer le 1^{er} octobre. Après quoi, ma sœur et moi devons prendre le train pour

Hambourg afin d'y passer des vacances chez nos cousins allemands.

Nous sommes tous les trois sortis du train à Florence. Deanna et moi avions prévu cette étape, mais Cristiano manqua son car pour Rimini et prit donc une chambre dans notre hôtel. Nous avons dîné dehors d'une énorme pizza tomate, mozzarella, basilic, arrosée d'une carafe de vin. À ce moment-là, il était devenu clair que Cristiano et moi nous nous plaisions et Deanna s'est sentie de trop. Dès la fin du repas, elle nous a annoncé qu'elle voulait se coucher et nous a laissés seuls. On est partis tous les deux se balader dans la ville bras dessus, bras dessous et à un moment, il m'a demandé :

– Hé, tu aimes *spinelli*... (l'herbe) ?

– Oui, tu en as ?

Nous avons partagé un joint, après quoi, défonçés et pouffant de rire, nous sommes allés dans sa chambre. Ce fut ma première vraie aventure d'un soir.

J'avais dit à mes amis que je ne me voyais pas coucher avec un type rencontré par hasard et qui ne représentait rien pour moi. Cristiano a changé ça.

Comme nous n'avions pas de préservatif, nous n'avons pas eu de véritable rapport sexuel, mais on s'en donnait quand même à cœur joie quand, une heure plus tard, je me suis dit : « *Ce mec, je ne le connais même pas.* » Alors je me suis levée, je l'ai embrassé une dernière fois et lui ai dit au revoir. Je suis remontée dans la minuscule chambre que je partageais avec Deanna. Elle ne dormait pas et je la trouvai debout devant la fenêtre.

– Qu'est-ce que tu fabriquais ? me demanda-t-elle. Je ne savais pas où tu étais passée, si tu allais bien ou quoi.

Elle avait raison.

Pour me faire pardonner, je me suis levée à l'aube pour visiter Florence avec elle, prendre des photos rigolotes de nous en train de grimacer sur le Ponte Vecchio, devant le David de Michel-Ange ou encore la fontaine de Neptune. J'ai réussi à la dérider.

Nous avons alors pris le premier train de la journée pour Pérouse et sommes arrivées dans ma nouvelle ville, qui s'éveillait à peine. La cousine de maman, Dolly, qui s'était

occupée de toutes nos réservations, nous avait dit de prendre le bus pour gagner notre hôtel. Vivant en Allemagne depuis toujours, Dolly, que j'appelle « tante », avait voyagé à travers toute l'Europe et savait comment s'y prendre. Seulement j'aime bien marcher et ça me semblait bête de monter dans un bus. D'autant que nous ne savions pas du tout lequel choisir et que mon italien n'était pas assez bon pour que je puisse poser la question ni comprendre la réponse.

– On y va à pied, dis-je à Deanna. Ça nous permettra de nous repérer.

Ma deuxième erreur en douze heures.

Le centre de Pérouse se trouve au sommet d'une colline escarpée et la gare est tout en bas. Le seul fait de grimper l'escalier du quai à la gare nous a laissées complètement essoufflées. Je pensais que l'hôtel n'était pas loin et, en passant devant un kiosque, j'ai acheté un plan. Après avoir repéré notre hôtel tout au bord du plan, j'ai estimé que la distance à parcourir était dans nos cordes, même si nous portions des sacs à dos remplis de vêtements et de livres, dans la chaleur de cette fin d'été.

J'ai alors conduit Deanna sur un pont qui surplombait la voie ferrée et nous avons attaqué une route étroite et sinueuse, parmi les cyprès et les oliviers, les clochers d'églises et les maisons en pisé. Je respirais l'atmosphère de cette ville, je me sentais déjà chez moi. Bientôt, ce paysage me serait aussi familier que la Space Needle de Seattle¹.

Après avoir peiné pendant une heure et demie, nous nous sommes retrouvées au bout du trottoir, qui s'arrêtait brutalement. Le terrain devenait de plus en plus pentu et, arrivées au bord d'une passerelle donnant sur l'autoroute, nous n'avions plus d'autre choix que de la suivre. De hautes herbes sèches nous égratignaient les jambes et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous étions couvertes de piqûres d'insectes. Le trajet se révélait au moins deux fois plus long et quatre fois plus escarpé que ce que j'avais prévu. Le soleil brillait haut dans le ciel.

1. Tour futuriste construite pour l'Exposition universelle de 1962.

En sueur, accablée et au bord des larmes, Deanna finit par gémir :

– Amanda, ce n'est sûrement pas le bon chemin.

Elle s'assit sur son sac à dos.

– On dirait une tortue renversée, plaisantai-je, essayant d'alléger l'atmosphère.

– Je n'arrive plus à marcher ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

J'étais certaine que nous étions dans la bonne direction. M'asseyant à côté d'elle, je lui montrai la carte :

– Voilà où on est. Ça sera plus facile après cette montée.

Ensuite, je demanderai à quelqu'un de nous renseigner.

Nous n'avions pas encore atteint la crête quand une voiture s'arrêta sur le bas-côté. Le chauffeur semblait à peine plus jeune que mon père. Je ne saisissais pas du tout ce qu'il disait ou demandait mais il avait bien compris qu'il avait affaire à des Américaines perdues. Dans notre tentative d'échange, nous avions l'air de jouer aux charades. Mais entre son anglais approximatif et mon maigre vocabulaire italien, nous avons fini par trouver deux mots que nous avons en commun :

– Holiday Inn.

Il désigna sa voiture et parcourut du doigt toute la longueur de notre carte, offrant de nous accompagner.

Je suis confiante de nature – trop, selon mon père – et je supposai que notre chauffeur était quelqu'un de correct. D'ailleurs, avons-nous vraiment le choix ? Nous n'allions pas faire demi-tour. Et puis j'étais tellement soulagée de trouver quelqu'un qui savait comment nous amener à notre hôtel que je voulais bien prendre le risque.

– *Grazie*, dis-je.

J'entraî dare-dare dans la voiture et n'arrêtai plus de parler. Pour le cas où il tenterait quelque chose de dingue, je servais de tampon entre lui et Deanna. Ce fut pour moi, en tant qu'aînée, une réaction automatique que j'adoptais dès que nous nous trouvions dans une situation potentiellement risquée pour mes sœurs. Et puis je me sentais mieux quand j'avais l'impression de garder le contrôle de la situation. Quand j'y repense maintenant, je me rends compte que je faisais preuve d'une confiance en moi d'autant plus énorme qu'elle était injustifiée. Pourquoi étais-je partie du principe

que je connaissais le chemin menant à un hôtel dans un pays où je ne m'étais rendue qu'une fois, des années auparavant, et dans une ville où je n'avais jamais mis les pieds ? Je n'avais jamais eu à me battre de toute ma vie. Comment aurais-je pu protéger Deanna si le trajet avait mal tourné ?

Heureusement, mon impression de notre conducteur était meilleure que celle des kilomètres à parcourir. À la sortie de l'autoroute, il effectua une série de virages serrés – et pas un panneau d'indication à l'horizon – tout en tournant la tête vers moi pour bavarder. À un moment, je crus que soit il possédait une discothèque, soit il nous invitait à danser, quand il nous demanda :

– *Disco stasera ?... (ce soir ?)*

Durant une dizaine d'assommantes minutes, je souris en disant « Non ». Notre conducteur affichait une expression aimable, du genre il-ne-faut-pas-m'en-vouloir-d'avoir-tenté-le-coup, quand il nous déposa devant notre hôtel.

Le temps de nous faire enregistrer et de laisser nos bagages dans notre chambre, nous avons perdu quatre heures dans notre recherche d'appartement. Ça aurait pu être bien pire. Lassées de marcher, nous avons pris un bus pour monter en ville et j'achetai un téléphone portable à bon marché, avec une carte prépayée. Ensuite, nous nous sommes arrêtées dans un café de la grand-rue, où nous avons passé cinq bonnes minutes à décrire un moka (*espresso + latte + cioccolato !*) à un barman plein de bonne volonté. Je me mis à examiner les petites annonces de Pérouse, à la recherche d'un appartement à louer, mais sans succès. Mon angoisse grimpa d'un cran. Ce voyage commençait bizarrement. Je n'étais pas superstitieuse, mais j'espérais que ce n'était pas là un signe avant-coureur de la façon dont allait se dérouler mon année en Italie.

Avec Deanna, nous avons descendu une rue pavée en pente raide pour nous rendre à l'université et pénétrer la superbe aile administrative. À défaut d'avoir trouvé un endroit où m'installer, je découvris sans peine comment m'inscrire. Des dizaines de drapeaux ondulaient sur le balcon surmontant l'entrée, lui donnant de petits airs d'ONU. Les étudiants venaient d'autant de pays étrangers. En repartant, je repérai

une petite brune qui paraissait un peu plus âgée que moi. En mini-short en jean et débardeur jaune, elle collait une affiche sur un panneau de bois déjà rempli de toutes sortes d'annonces. Elle avait l'air d'une étudiante et je vis un numéro de téléphone sur son affiche. Je saisis l'occasion :

– Vous n'auriez pas un appartement à louer ? risquai-je en anglais.

Elle répondit – également en anglais, Dieu merci – qu'avec sa meilleure amie, elles sous-louaient deux chambres dans la maison qu'elles occupaient.

– C'est loin ? demandai-je.

– Juste ici, au bout de la rue... à deux secondes, répondit-elle. Vous voulez voir les chambres ?

Je n'arrivais pas à croire qu'une solution de logement possible s'offrait là, juste devant moi.

La jeune femme s'appelait Laura Mezzetti et elle me plut aussitôt. Deanna et moi la suivîmes à travers la piazza bordée d'arbres et d'immeubles en briques. Courant presque d'une rue animée à une autre, encore plus animée, nous traversâmes un carrefour et arrivâmes devant une haute grille de fer. Laura s'arrêta, l'ouvrit. Face à nous se dressait une villa digne d'un conte de fées avec ses façades crème et son toit de tuiles rouges. Je n'en revenais pas. Une villa en plein centre de Pérouse, au sommet d'une colline qui descendait en pente douce vers un jardin mal entretenu.

– L'étage est à nous, dit Laura. Le rez-de-chaussée est loué par un groupe de garçons... des étudiants.

– On s'en fiche, murmurai-je à Deanna. C'est trop parfait !

Laura et sa colocataire, Filomena Romanelli, nous conduisirent vers la grande cuisine-salle-à-manger. L'étage comprenait quatre chambres, deux salles de bains et une terrasse. L'une des chambres disponibles donnait sur l'allée de l'entrée et on devinait la vallée en contrebas. La chambre voisine était un peu plus grande et sa fenêtre panoramique donnait sur la campagne. Toutes les deux coûtaient le même prix mais je préférais la plus petite. Je trouvais là tout ce dont j'avais besoin : un lit, un bureau, une penderie et une ambiance douillette. Le loyer – 300 €, soit un peu plus de 400 \$ à

l'époque – semblait élevé mais c'était près de l'université, dans une *villa*. Ça les valait.

Le 7 Via della Pergola respirait la *dolce vita*, sans doute parce que Laura et Filomena paraissaient prendre la vie en surfant sur la vague.

– On va bosser, on rentre à la maison, on regarde nos séries préférées, on prépare le dîner et on traîne avec nos potes, dit Laura.

Elles approchaient toutes les deux la trentaine et travaillaient dans des cabinets d'avocats. Laura était du genre excentrique avec plusieurs piercings sur chaque oreille. Filomena semblait plus féminine mais aussi décontractée que Laura – un rien hippie – et vraiment drôle. Elles me rappelaient mes amis de Seattle. L'anglais de Laura était meilleur que celui de Filomena. Quand elle m'interrogea sur mes loisirs, je lui répondis que je jouais de la guitare mais n'avais pu apporter la mienne à Pérouse.

– J'en ai une, dit Laura. Tu pourras la prendre quand tu voudras.

Lorsque j'ajoutai que je faisais du yoga, elle s'écria :

– Oh, tu pourras m'apprendre ? J'ai toujours rêvé d'en faire.

– Tu vas aimer les fêtes du jazz et du chocolat ! ajouta Filomena.

Elle nous offrit, à Deanna et à moi, des figues fraîches du jardin.

Elles précisèrent que je n'étais pas la première candidate qu'elles recevaient. Un garçon, qu'elles me décrivirent comme « complètement coincé », était intéressé, jusqu'au moment où il avait découvert qu'elles fumaient – des cigarettes et de la marijuana.

– Ça ne te dérange pas ? demanda Filomena.

– Je viens de Seattle, je suis cool. Je ne fume pas de cigarettes mais je n'ai rien contre un joint.

Quelques minutes plus tard, elles en roulaient un et nous le passèrent. J'inhalai profondément et me détendis sous la brûlure familière. J'avais de la chance, tout me réussissait. À dix mille kilomètres de chez moi et sans l'aide de ma mère ou de mon père, j'avais entamé un nouveau chapitre de ma

vie. J'avais trouvé cette résidence extraordinaire où je partagerais la vie quotidienne des autochtones ; Laura, Filomena et leurs quatre voisins d'en bas étaient tous Italiens.

– J'adore cet endroit ! dis-je. Je vous apporte mon premier versement demain. Dès que j'aurai trouvé un distributeur.

Avant que nous repartions, Deanna prit une photo de Laura, Filomena et moi devant la porte d'entrée, tout sourires, les bras posés sur les épaules les unes des autres.

Mission accomplie ! Nous pouvions partir pour Hambourg, chez notre tante Dolly. Je me doutais que dès mon retour, à la mi-septembre, la dernière chambre serait louée. Laura et Filomena m'avaient dit préférer une autre fille, mais elles cherchaient avant tout quelqu'un de décontracté, qui s'adapterait bien. Elles me plaisaient tellement que j'étais certaine de bien m'entendre avec la personne qu'elles choisiraient, quelle qu'elle soit.

Environ une semaine après mon arrivée en Allemagne, Filomena et Laura m'avertirent par courriel qu'une certaine Meredith Kercher, étudiante britannique de la banlieue de Londres, s'installait avec nous. Elles la trouvaient calme et tranquille et m'invitaient à rentrer le plus vite possible pour que nous puissions « commencer la partie ».

J'avais hâte de retourner en Italie, mais je ressentais encore les effets de la douche froide de notre arrivée difficile à Pérouse. Nous n'étions en Allemagne que depuis quelques jours lorsqu'une douloureuse infection attaqua ma lèvre supérieure, ce que Deanna et moi identifîâmes comme de l'herpès – un cadeau de Cristiano. À ma grande honte, Dolly dut m'emmener à la pharmacie pour acheter de quoi me soigner. Je n'en revenais pas : c'était le premier acte de folie que j'aie commis de toute ma vie et vlan ! J'avais cédé à une impulsion, à présent j'allais devoir en payer les conséquences durant toute mon existence.

J'étais anéantie à l'idée de prendre des médicaments pour le restant de mes jours. Encore plus humiliant, j'allais désormais devoir annoncer à chacun de mes partenaires que je leur faisais courir un certain risque. Je morflais pas mal mais, au bout de quelques jours et bien des conversations avec moi-même, je m'adaptai. Les boutons de fièvre